1739 : Les sincères (editio princeps)

Créateur(s) : Marivaux, Pierre de (1688-1763)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

32 Fichier(s)

Les mots clés

Editio princeps

Comment citer cette page

Marivaux, Pierre de (1688-1763)1739 : *Les sincères*(*editio princeps*), 1739
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).
Consulté le 02/10/2025 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/SEM/items/show/908

Métadonnées Dublin Core

DescriptionMarivaux, *Les sincères*, A Paris, chez Prault père, 1739.
Date1739
GenreThéâtre (Pièce)
Mots-clés*Editio princeps*
CouvertureParis
LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)
ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)
Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/SEM/items/show/908?context=pdf

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/SEM/items/show/908?context=pdf

LES SINCERES,

COMÉDIE.

Fichier

LES SINCERES

COMÉDIE.

De *Monſieur* DE MARIVAUX.

Répréſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le 13. Janvier 1739.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

A PARIS;

Chez PRAULT pere, Quay de Gefvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

RF 11831

Fichier iss

LES SINCERES,

COMÉDIE,

Fichier issu

ACTEURS.

LA MARQUISE,

DORANTE.

ARAMINTE,

ERGASTE.

LISETTE, suivante de la Marquise.

FRONTIN, valet d'Ergaste.

La scéne se passe en campagne chez la Marquise

LES SINCERES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN. *Ils entrent chacun d'un côté.*

LISETTE.

AH, Mons Frontin, puisque je vous trouve, vous m'épargnez la peine de parler à votre maître, de la part de ma maîtresse. Dites-lui qu'actuellement elle achéve une lettre, qu'elle voudroit bien qu'il envoye à Paris, porter avec les siennes. Entendez-vous? Adieu.

(*elle s'en va, puis s'arrête.*)

FRONTIN.

(*à part.*)

Serviteur. On diroit qu'elle ne se soucie point de moi. Je pourrois donc me confier à elle. Mais la voilà qui s'arrête.

LISETTE *à part.*

(*à Frontin.*)
Il ne me retient point, c'eſt bon ſigne. Allez donc.

FRONTIN.

Il n'y a rien qui preſſe; Monſieur a pluſieurs lettres à écrire, à peine commence-t-il la premiére; ainſi ſoyez tranquille.

LISETTE.

Mais il ſeroit bon de le prévenir, de crainte...

FRONTIN.

Je n'en irai pas un moment pluſtôt, je ſais mon compte.

LISETTE.

Oh! Je reſte donc pour prendre mes meſures ſuivant le temps qu'il vous plaira de prendre pour vous déterminer.

FRONTIN *à part.*

Ah! Nous y voilà. Je me doutois bien que je ne lui étois pas indifférent; cela étoit trop difficile.

(*à Liſette.*)

De converſation il ne faut pas en attendre, je vous en avertis: je m'appelle Frontin le taciturne.

LISETTE.

Bien vous en prend, car je ſuis muette.

FRONTIN.

Coëffée comme vous l'êtes, vous aurez de la peine à le perſuader.

LISETTE.

Je me tais cependant.

FRONTIN.

Oui, vous vous taiſez en parlant.

LISETTE *à part.*

Ce garçon-là ne m'aime point: je puis me fier à lui.

FRONTIN.

Tenez, je vous vois venir; abrégeons. Comment me trouvez-vous?

LISETTE.

Moi? Je ne vous trouve rien.

FRONTIN.

Je dis, que penſez-vous de ma figure?

LISETTE.

De votre figure? Mais eſt-ce que vous en avez une? Je ne la voyois pas. Auriez-vous, par hazard, dans l'eſprit que je ſonge à vous?

FRONTIN.

C'eſt que ces accidens-là me ſont ſi familiers.

LISETTE *riant.*

Ah, ah, ah! Vous pouvez vous vanter que vous êtes pour moi tout comme ſi vous n'étiez pas au monde. Et moi, comment me trouvez-vous, à mon tour?

FRONTIN.

Vous venez de me voler ma réponſe.

LISETTE.

Tout de bon?

FRONTIN.

Vous êtes jolie, dit-on?

LISETTE.

Le bruit en court.

FRONTIN.

Sans ce bruit-là, je n'en ſaurois pas le moindre mot.

LISETTE *joieuſe.*

Grand merci! Vous êtes mon homme; voilà ce que je demandois.

FRONTIN *joieux.*

Vous me raſſurez! Mon mérite m'avoit fait peur.

LISETTE *riant.*

On appelle cela avoir peur de ſon ombre.

FRONTIN.

Je voudrois pourtant, de votre part, quelque choſe de plus sûr que l'indifférence, il ſeroit à ſouhaiter que vous aimaſſiez ailleurs.

Fichier issu d'un

LISETTE.

Monsieur le fat, j'ai votre affaire. Dubois que Monsieur Dorante a laissé à Paris, & auprès de qui vous n'êtes qu'un magot, a toute mon inclination : prenez seulement garde à vous.

FRONTIN.

Marton, l'incomparable Marton ! qu'Araminte n'a pas amenée avec elle, & devant qui toute soubrette est plus ou moins guenon, est la souveraine de mon cœur.

LISETTE.

Qu'elle le garde. Grace au ciel, nous voici en état de nous entendre pour rompre l'union de nos maitres.

FRONTIN.

Oui, ma fille, rompons, brisons, détruisons ; c'est à quoi j'aspirois.

LISETTE.

Ils s'imaginent sympatiser ensemble à cause de leur prétendu caractére de sincérité.

FRONTIN.

Pourrois-tu me dire au juste le caractére de ta maîtresse?

LISETTE.

Il y a bien des choses dans ce portrait-là. En gros, je te dirai qu'elle est vaine, envieuse, & caustique ; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités ; impitoyablement muette à cet égard, & muette de mauvaise humeur ; fiére de son caractére sec & formidable, qu'elle appelle austérité de raison ; elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, & se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié, pourvû qu'elle y prime : il faut que son amie soit sa sujette, & jouisse avec respect de ses bonnes graces ; c'est vous qui l'aimez, c'est elle qui vous le permet ; vous êtes à elle, vous la servez, & elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs, noble dans ses façons ; sans son esprit qui la rend méchante, elle auroit le meilleur cœur du monde ; vos louanges la chagrinent, dit-elle ; mais c'est comme si elle vous disoit, louez-moi encore du chagrin qu'elles me font.

FRONTIN.

Ah, l'espiégle !

LISETTE.

Quant à moi, j'ai là-dessus une petite maniére qui l'enchante, c'est que je la loue brusquement, du ton dont on querelle, je boude en la louant, comme si je la grondois d'être louable ; & voilà sur tout l'espéce d'éloges qu'elle aime, parce qu'ils n'ont pas l'air flatteur, & que sa vanité hypocrite peut les savourer sans indécence. C'est moi qui l'ajuste & qui la coëffe ; dans les premiers jours, je tâchai de faire de mon mieux, je déployai tout mon savoir-faire. Hé ! Mais, Lisette, finis donc, me disoit-elle, tu y regarde de trop près, tes scrupules m'ennuyent. Moi, j'eus la bétise de la prendre au mot, & je n'y fis plus tant de façons ; je l'expédiois un peu aux dépens des graces. Oh, ce n'étoit pas là son compte ! Aussi me brusquoit-elle, je la trouvois aigre, acariâtre : Que vous êtes gauche ! Laissez-moi, vous ne savez ce que vous faites. Ouais, dis-je, d'où cela vient-il ? Je le devinai : c'est que c'étoit une coquette qui vouloit l'être sans que je le sûsse, & qui prétendoit que je le fûsse pour elle ; son intention, ne vous déplaise, étoit que je fisse violence à la profonde indifférence qu'elle affectoit là-dessus. Il falloit que je servisse sa coquetterie sans la connoître ; que je prisse cette coquetterie sur mon compte, & que Madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art, sans qu'il y eût de sa faute.

FRONTIN.

Ah ! Le bon petit caractére pour nos desseins !

Fichier issu

LISETTE.

Et ton maître?

FRONTIN.

Oh! Ce n'eſt pas de même. Il dit ce qu'il penſe de tout le monde, mais il n'en veut à perſonne; ce n'eſt pas par malice qu'il eſt ſincére, c'eſt qu'il a mis ſon affection à ſe diſtinguer par là. Si, pour paroître franc, il faloit mentir, il mentiroit. C'eſt un homme qui vous demanderoit volontiers, non pas, m'eſtimez-vous, mais êtes-vous étonné de moi? Son but n'eſt pas de perſuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il eſt autrement fait qu'eux; qu'il ne reſſemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres en leur diſant leurs défauts; vous le chatouillez lui, vous le combléz d'aiſe, en lui diſant les ſiens; parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir; auſſi perſonne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même; il en dit plus qu'il n'en ſait. A ſon compte, il eſt ſi imprudent, il a ſi peu de capacité, il eſt ſi borné, quelquefois ſi imbécille. Je l'ai entendu s'accuſer d'être avare, lui qui eſt libéral; ſur quoi on leve les épaules, & il triomphe. Il eſt connu par tout pour homme de cœur, & je ne déſeſpére pas que quelque jour il ne diſe qu'il eſt poltron; car plus les médiſances qu'il fait de lui ſont groſſes, & plus il a de goût à les faire, à cauſe du caractére original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que de ſon ami? Brouillez-vous avec lui, la recette eſt sûre; vanter ſon ami, cela eſt trop peuple; mais louer ſon ennemi, le porter aux nues, voilà le beau! Je te l'acheverai par un trait. L'autre jour, un homme contre qui il avoit un procès preſque sûr, vint lui dire: Tenez, ne plaidons plus, jugez vous-même, je vous prens pour arbitre, je m'y engage. Là-deſſus, voilà mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraordinaire, le voilà qui peſe, qui prononce gravement contre

lui, & qui perd ſon procès pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même: il fut huit jours enyvré du bruit que cela fit dans le monde.

LISETTE.

Ah, çà, profitons de leur marotte pour les brouiller enſemble; inventons s'il le faut; mentons: peut être même nous en épargneront-ils la peine.

FRONTIN.

Oh! Je ne me ſoucie pas de cette épargne-là, je mens fort aiſément, cela ne me coûte rien.

LISETTE.

C'eſt-à-dire, que vous êtes né menteur; chacun a ſes talens; ne pourrons-nous pas imaginer d'avance quelque matiére de combuſtion toute prête; nous ſommes gens d'eſprit.

FRONTIN.

Attens, je réve.

LISETTE.

Chut. Voici ton maître.

FRONTIN.

Allons donc achever ailleurs.

LISETTE.

Je n'ai pas le temps, il faut que je m'en aille.

FRONTIN.

Hé bien, dès qu'il n'y ſera plus, auras-tu le temps de revenir? Je te dirai ce que j'imagine.

LISETTE.

Oui, tu n'as qu'à te trouver ici dans un quart d'heure. Adieu.

FRONTIN.

Hé, à propos, puiſque voilà Ergaſte, parle lui de la lettre de Madame la Marquiſe.

LISETTE.

Soit.

Fichier issu d

SCENE II.

ERGASTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Monſieur, Liſette, a un mot à vous dire.

LISETTE.

Oui, Monſieur, Madame la Marquiſe vous prie de n'envoyer votre commiſſionnaire à Paris, qu'après qu'elle lui aura donné une lettre.

ERGASTE *s'arrêtant.*

Hem ?

LISETTE *hauſſant le ton.*

Je vous dis qu'elle vous prie de n'envoyer votre meſſager qu'après qu'il aura reçû une lettre d'elle.

ERGASTE.

Qu'eſt-ce qui me prie ?

LISETTE *plus haut.*

C'eſt Madame la Marquiſe.

ERGASTE.

Ah ! Oui, j'entens.

LISETTE.

(à Frontin.)

Cela eſt bienheureux ! Heu ! Le haiſſable homme !

FRONTIN.

Conſerves-lui ſes bons ſentimens, nous en ferons quelque choſe.

SCENE III.

ARAMINTE, ERGASTE *rêvant.*

ARAMINTE.

Me voyez-vous, Ergaſte ?

ERGASTE *toujours rêvant.*

Oui, voilà qui eſt fini, vous dis-je, j'entens.

ARAMINTE.

Qu'entendez-vous ?

ERGASTE.

Ah ! Madame, je vous demande pardon, je croyois parler à Liſette.

ARAMINTE.

Je venois à mon tour rêver dans cette ſalle.

ERGASTE.

J'y étois à peu près dans le même deſſein.

ARAMINTE.

Souhaitez-vous que je vous laiſſe ſeul & que je paſſe ſur la terraſſe, cela m'eſt indifférent ?

ERGASTE.

Comme il vous plaira, Madame.

ARAMINTE.

Toujours de la ſincérité. Mais avant que je vous quitte, dites-moi, je vous prie, à quoi vous rêvez tant ? Seroit-ce à moi par hazard ?

ERGASTE.

Non, Madame.

ARAMINTE.

Eſt-ce à la Marquiſe ?

ERGASTE.

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Vous l'aimez donc ?

ERGASTE.

Beaucoup.

ARAMINTE.

Et le ſait-elle ?

ERGASTE.

Pas encore, j'ai différé juſqu'ici de le lui dire.

ARAMINTE.

Ergaſte, entre nous, je ſerois aſſez fondée à vous appeler infidéle.

ERGASTE.

Moi, Madame !

ARAMINTE.

Vous-même, il eſt certain que vous m'aimiez avant que de venir ici.

ERGASTE.

Vous m'excuſerez, Madame.

ARAMINTE.

J'avoue que vous ne me l'avez pas dit, mais vous avez eu des empreſſemens pour moi, ils étoient même fort vifs.

ERGASTE.

Cela eſt vrai.

ARAMINTE.

Et ſi je ne vous avois pas amené chez la Marquiſe ; vous m'aimeriez actuellement.

ERGASTE.

Je crois que la choſe étoit immanquable.

ARAMINTE.

Je ne vous blâme point; je n'ai rien à diſputer à la Marquiſe, elle l'emporte en tout ſur moi.

ERGASTE.

Je ne dis pas cela ; votre figure ne le céde pas à la ſienne.

ARAMINTE.

Lui trouvez-vous plus d'eſprit qu'à moi ?

ERGASTE.

Non, vous en avez pour le moins autant qu'elle.

ARAMINTE.

En quoi me la préférez-vous donc ? Ne m'en faites point myſtére.

ERGASTE.

C'eſt que ſi elle vient à m'aimer, je m'en fierai plus à ce qu'elle me dira, qu'à ce que vous m'auriez dit.

ARAMINTE.

Comment, me croyez-vous fauſſe ?

ERGASTE.

Non. Mais vous étes ſi gracieuſe, ſi polie.

ARAMINTE.

Hé bien, eſt-ce un défaut ?

ERGASTE.

Oui. Car votre douceur naturelle, & votre politeſſe m'auroient trompé, ils reſſemblent à de l'inclination.

ARAMINTE.

Je n'ai pas cette politeſſe, & cet air de douceur avec tout le monde ; mais il n'eſt plus queſtion du paſſé. Voici la Marquiſe, ma préſence vous géneroit, & je vous laiſſe.

ERGASTE *à part.*

Je ſuis aſſez content de tout ce qu'elle m'a dit ; elle m'a parlé aſſez uniment.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

AH! Vous voici, Ergaſte. Je n'en puis plus! J'ai le cœur aſſadi des douceurs de Dorante, que je quitte. Je me mourois déjà des ſots diſcours de cinq ou ſix perſonnes d'avec qui je ſortois, & qui me ſont venues voir. Vous êtes bienheureux de ne vous y être pas trouvé. La ſotte choſe que l'humanité! Qu'elle eſt ridicule! Que de vanité! Que de duperies! Que de petiteſſe! Et tout cela, faute de ſincérité de part & d'autre. Si les hommes vouloient ſe parler franchement, ſi on n'étoit point applaudi quand on s'en fait accroire, inſenſiblement l'amour propre ſe rebuteroit d'être impertinent, & chacun n'oſeroit plus s'évaluer que ce qu'il vaut. Mais depuis que je vis, je n'ai encor vû qu'un homme vrai; & en fait de femmes, je n'en connois point de cette eſpéce.

ERGASTE.

Et moi, j'en connois une; devinez-vous qui c'eſt?

LA MARQUISE.

Non; je n'y ſuis point.

ERGASTE.

Hé, parbleu, c'eſt vous Marquiſe; où voulez-vous que je la prenne ailleurs?

LA MARQUISE.

Hé bien, vous êtes l'homme dont je vous parle; auſſi m'avez-vous prévénue d'une eſtime pour vous, d'une eſtime....

ERGASTE.

Quand je dis, vous, Marquiſe; c'eſt ſans faire réflexion que vous êtes là, je vous le dis comme je le dirois à un autre, je vous le raconte.

LA MARQUISE.

Comme de mon coté, je vous cite ſans vous voir; c'eſt un étranger à qui je parle.

ERGASTE.

Oui, vous m'avez ſurpris; je ne m'attendois pas à un caractére comme le vôtre. Quoi! dire infléxiblement la vérité? La dire à vos amis même? Quoi! Voir qu'il ne vous échape jamais un mot à votre avantage?

LA MARQUISE.

Hé mais, vous qui parlez, faites-vous autres choſes que de vous critiquer ſans ceſſe?

ERGASTE.

Revenons à vos originaux; quelle ſorte de gens étoient ce?

LA MARQUISE.

Ah! Les ſottes gens! L'un, étoit un jeune homme de vingt-huit à trente ans, un fat toujours agité du plaiſir de ſe ſentir fait comme il eſt; il ne ſauroit s'accoutumer à lui; auſſi ſa petite ame n'a-t-elle qu'une fonction, c'eſt de promener ſon corps comme la merveille de nos jours; c'eſt d'aller toujours diſant: Voyez mon enveloppe; voilà l'attrait de tous les cœurs, voilà la terreur des maris & des amans, voilà l'écueil de toutes les ſageſſes.

ERGASTE *riant.*

Ah! La riſible créature!

LA MARQUISE.

Imaginez-vous qu'il n'a préciſément qu'un objet dans la penſée; c'eſt de ſe montrer, quand il rit, quand il s'étonne, quand il vous approuve, c'eſt qu'il ſe montre. Se tait-il? Change-t-il de contenance? Se tient-il ſérieux? Ce n'eſt rien de tout cela qu'il veut faire, c'eſt qu'il ſe montre, c'eſt qu'il vous dit: regardez-

Fichier issu d'u

moi, remarquez mes geſtes & mes attitudes, voyez mes graces dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis, voyez mon air fin, mon air leſte, mon air cavalier, mon air diſſipé; en voulez-vous du vif, du fripon, de l'agréablement étourdi? En voilà. Il diroit volontiers à tous les amans: N'eſt-il pas vrai que ma figure vous chicanne? A leurs maîtreſſes: Où en ſeroit votre fidélité ſi je voulois? A l'indifférente: Vous n'y tenez point je vous réveille, n'eſt-ce pas? A la prude: Vous me lorgnez en deſſous. A la vertueuſe: Vous reſiſtez à la tentation de me regarder. A la jeune fille: Avouez que votre cœur eſt ému. Il n'y a pas juſqu'à la perſonne âgée, qui, à ce qu'il croit, dit en elle-même en le voyant: Quel dommage que je ne ſuis plus jeune!

ERGASTE *riant.*

Ah, ah, ah! Je voudrois bien que le perſonnage vous entendit.

LA MARQUISE.

Il ſentiroit que je n'exagere pas d'un mot. Il a parlé d'un mariage qui a penſé ſe conclure pour lui; mais que trois ou quatre femmes jalouſes déſeſpérées & méchantes, ont trouvé ſourdement le ſecret de faire manquer, cependant il ne ſait pas encore ce qui arrivera. Il n'y a que les parens de la fille qui ſe ſont dédits, mais elle n'eſt pas de leur avis. Il ſait de bonne part, qu'elle eſt triſte, qu'elle eſt changée; il eſt même queſtion de pleurs: elle ne l'a pourtant vû que deux fois, & ce que je vous dis-là, je vous le rens un peu plus clairement qu'il ne l'a conté. Un fat ſe doute toujours un peu qu'il l'eſt, & comme il a peur qu'on ne s'en doute auſſi, il biaiſe, il eſt fat le plus modeſtement qu'il lui eſt poſſible; & c'eſt juſtement cette modeſtie-là qui rend ſa fatuité ſenſible.

ERGASTE *riant.*

Vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

A côté de lui étoit une nouvelle mariée, d'environ trente ans, de ces viſages d'un blanc fade, & qui font une phiſionomie longue & ſotte; & cette nouvelle épouſée, telle que je vous la dépeins, avec ce viſage qui, à dix ans étoit antique, prenoit des airs enfantins dans la converſation; vous euſſiez dit d'une petite fille qui vient de ſortir de deſſous l'aîle de pere & de mere; figurez-vous qu'elle eſt toute étonnée de la nouveauté de ſon état; elle n'a point de contenance aſſurée; ſes innocens appas ſont encor tout confus de ſon aventure; elle n'eſt pas encore bien ſûre qu'il ſoit honnête d'avoir un mari, elle baiſſe les yeux quand on la regarde, elle ne croit pas qu'il lui ſoit permis de parler ſi on ne l'interroge; elle me faiſoit toujours une inclination de tête, en me répondant comme ſi elle m'avoit remerciée de la bonté que j'avois de faire comparaiſon avec une perſonne de ſon âge; elle me traitoit comme une mere, moi qui ſuis plus jeune qu'elle, ah, ah, ah!

ERGASTE.

Ah, ah, ah! Il eſt vrai que ſi elle a trente ans, elle eſt à peu près votre aînée de deux.

LA MARQUISE.

De près de trois, s'il vous plait?

ERGASTE *riant.*

Eſt-ce-là tout?

LA MARQUISE.

Non; car il faut que je me vange de tout l'ennui que m'ont donné ces originaux. Vis-à-vis de la petite fille de trente ans, étoit une aſſez groſſe & grande femme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui nous étaloit glorieuſement ſon embonpoint, & qui prend l'épaiſſeur de ſes charmes pour de la beauté; elle eſt veuve fort riche, & il y avoit auprès d'elle un jeune homme, un cadet qui n'a rien, & qui s'épuiſe en platitudes

Fichier issu

pour lui faire sa cour. On a parlé du dernier bal de l'Opéra : j'y étois, a-t-elle dit, & j'y trompai mes meilleurs amis, ils ne me reconnurent point. Vous, Madame ? a-t-il repris, vous, n'être pas reconnoissable ? Ah, je vous en défie; je vous reconnus du premier coup d'œil à votre air de tête : Eh, comment cela, Monsieur ? Oui, Madame, à je ne sais quoi de noble & d'aisé qui ne pouvoit appartenir qu'à vous ; & puis vous ôtâtes un gand ; & comme, grace au Ciel, nous avons une main qui ne ressemble guére à d'autres, en la voyant je vous nommai. Et cette main sans pair, si vous l'aviez vûe, Monsieur, est assez blanche, mais large, ne vous déplaise, mais charnue, mais boursoufflée, mais courte, & tient au bras le mieux nourri que j'aie vû de ma vie ; je vous en parle sçavamment, car la grosse Dame au grand air de tête, pris long-temps du Tabac pour exposer cette main unique qui a de l'étoffe pour quatre, & qui finit par des doigts d'une grosseur, d'une briéveté, à la différence de ceux de la petite fille de trente ans, qui sont comme des filets.

ERGASTE *riant.*

Un peu de varieté ne gâte rien.

LA MARQUISE.

Notre cercle finissoit par un petit homme qu'on trouvoit si plaisant, si fénillant, qui ne dit rien & qui parle toujours ; c'est-à-dire, qu'il a l'action vive, l'esprit froid, & la parole éternelle : il étoit auprès d'un homme grave qui décide par monosyllabes, & dont la compagnie paroissoit faire grand cas ; mais, à vous dire vrai, je soupçonne que tout son esprit est dans sa perruque : elle est ample & respectable, & je le crois fort borné quand il ne l'a pas, les grandes perruques m'ont si souvent trompée que je n'y crois plus.

ERGASTE *riant.*

Il est constant qu'il y a de certaines têtes sur lesquelles elles en imposent.

LA MARQUISE.

Grace au ciel ! la visite a été courte, je n'aurois pû la soûtenir long-temps, & je viens respirer avec vous. Quelle différence de vous à tout le monde ! Mais dites sérieusement, vous êtes donc un peu content de moi ?

ERGASTE.

Plus que je ne puis dire.

LA MARQUISE.

Prenez garde, car je vous crois à la lettre ; vous répondrez de ma raison là-dessus, je vous l'abandonne.

ERGASTE.

Prenez garde aussi de m'estimer trop.

LA MARQUISE.

Vous, Ergaste ? vous êtes un homme admirable : vous me diriez que je suis parfaite que je n'en appellerois pas : je ne parle pas de la figure, entendez-vous ?

ERGASTE.

Oh ! de celle-là, vous vous en passeriez bien, vous l'avez de trop.

LA MARQUISE.

Je l'ai de trop ? Avec quelle simplicité il s'exprime ! Vous me charmez, Ergaste, vous me charmez... A propos, vous envoyez à Paris, dites à votre homme qu'il vienne chercher une lettre que je vais achever.

ERGASTE.

Il n'y a qu'à le dire à Frontin que je vois. Frontin !

Fichier iss

SCENE V.

FRONTIN, ERGASTE, LA MARQUISE.

FRONTIN.

MOnsieur.

ERGASTE.

Suivez Madame, elle va vous donner une lettre que vous remettrez à celui que je fais partir pour Paris.

FRONTIN.

Il eſt lui-même chez Madame, qui attend la lettre.

LA MARQUISE.

Il l'aura dans un moment. J'apperçois Dorante qui ſe promène là-bas, & je me ſauve.

ERGASTE.

Et moi je vais faire mes paquets.

SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE *qui ſurvient.*

FRONTIN.

ILs me paroiſſent bien ſatisfaits tous deux. Oh, n'importe, cela ne ſçauroit durer.

LISETTE.

Eh bien, me voilà revenue; qu'as-tu imaginé?

FRONTIN.

Toutes réflexions faites, je conclus qu'il faut d'abord

commencer par nous brouiller tous deux.

LISETTE.

Que veux tu dire, à quoi cela nous menera-t-il?

FRONTIN.

Je n'en ſais encore rien, je ne ſaurois t'expliquer mon projet; j'aurois de la peine a me l'expliquer à moi-même. Ce n'eſt pas un projet, c'eſt une confuſion d'idées fort ſpirituelles, qui n'ont peut-être pas le ſens commun, mais qui me flattent. Je verrai clair à meſure; à préſent je n'y vois goute. J'apperçois pourtant en perſpective des diſcordes, des querelles, des dépits, des explications, des rancunes: tu m'accuſeras, je t'accuſerai, on ſe plaindra de nous, tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit, tu n'y comprens rien, la choſe eſt obſcure, j'eſſaye, je hazarde; je te conduirai, & tout ira bien. M'entens-tu un peu?

LISETTE.

Oh, belle demande! Cela eſt ſi clair.

FRONTIN.

Paix, voici nos gens qui arrivent: tu ſais le rolle que je t'ai donné; obeis, j'aurai ſoin du reſte.

SCENE VII.

DORANTE, ARAMINTE; LISETTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH, c'eſt vous Liſette? Nous avons crû qu'Ergaſte & la Marquiſe ſe promenoient ici.

LISETTE.

Non, Madame, mais nous parlions d'eux à votre profit.

Fichier iss

DORANTE.

A moi rendre? & que peut-on faire pour moi? la Marquise est à la veille d'épouser Ergaste; il y a du moins lieu de le croire à l'empressement qu'ils ont l'un pour l'autre.

FRONTIN.

Point du tout, nous venons tout-à-l'heure de rompre ce mariage, Lisette & moi dans notre petit conseil.

ARAMINTE.

Sur ce pied-là, vous ne vous aimez donc pas vous autres?

LISETTE.

On ne peut pas moins.

FRONTIN.

Mon épouse ne veut pas que je rende justice à Mademoiselle.

LISETTE.

Et la mienne veut que je rende justice à Monsieur.

FRONTIN.

Nous avions déja conclu d'affaire avec d'autres, & Madame loge chez elle la petite personne que j'aime.

ARAMINTE.

Quoi, Marton?

FRONTIN.

Vous l'avez dit, Madame, mon amour est de sa façon. Quant à Mademoiselle, son cœur est allé à Dubois, c'est lui qui le possède.

DORANTE.

J'en ferois charme, Lisette.

LISETTE.

Laissons-là ce détail, vous aimez toujours ma maîtresse: dans le fond, elle ne vous haïssoit pas, & c'est vous qui l'épouserez, je vous la donne.

FRONTIN.

Et c'est Madame, à qui je prends la liberté de transporter mon Maître.

ARAMINTE *riant.*

Vous me le transportez, Frontin! Eh que savez-vous si je voudrai de lui?

LISETTE.

Madame a raison, tu ne lui ferois pas-là un grand présent.

ARAMINTE.

Vous parlez fort mal, Lisette; ce que j'ai répondu à Frontin ne signifie rien contre Ergaste, que je regarde comme un des hommes des plus dignes de l'attachement d'une femme raisonnable.

LISETTE *d'un ton ironique.*

A la bonne heure: je le trouvois un homme fort ordinaire, & je vais le regarder comme un homme fort rare..

FRONTIN.

Pour le moins aussi rare que ta Maitresse (soit dit sans préjudice de la reconnoissance que j'ai pour la bonne chere que j'ai fait chez elle.)

DORANTE.

Arte-là, faquin, prenez garde à ce que vous direz de Madame la Marquise.

FRONTIN.

Monsieur, je défens mon Maitre.

LISETTE.

Voyez donc cet animal, c'est bien à toi à parler d'elle; tu nous fais-là une belle comparaison.

FRONTIN *criant.*

Qu'appelle-tu, une comparaison?

ARAMINTE.

Allez, Lisette, vous êtes une impertinente avec vos airs méprisans contre un homme dont je prens le parti, & votre Maitresse elle-même me fera raison du peu de respect que vous avez pour moi.

LISETTE.

Pardi, voilà bien du bruit pour un petit mot; c'est donc

Fichier issu

le Phœnix, Monſieur Ergaſte!

FRONTIN.

Ta Maitreſſe en eſt elle un plus que nous?

DORANTE.

Paix, vous dis-je.

FRONTIN.

Monſieur, je ſuis indigné : qu'eſt-ce donc que ſa Maîtreſſe a qui la relève tant au-deſſus de mon Maitre? On ſait bien qu'elle eſt aimable, mais il y en a encore de plus belle, quand ce ne ſeroit que Madame.

DORANTE *haut.*

Madame, n'a que faire là-dedans, maraut; mais je te donnerois cent coups de bâton, ſans la conſidération que j'ai pour ton Maitre.

SCENE VIII.

DORANTE, FRONTIN, ERGASTE, ARAMINTE

ERGASTE.

QU'eſt-ce donc Dorante? Il me ſemble que tu cries? Eſt-ce ce coquin-là qui te fâche?

DORANTE.

C'eſt un inſolent.

ERGASTE.

Qu'as-tu donc fait, malheureux?

FRONTIN.

Monſieur, ſi la ſincérité loge quelque part, c'eſt dans votre cœur, parlez : la plus belle femme du monde, eſt-ce la Marquiſe?

ERGASTE.

Non, qu'eſt-ce que cette mauvaiſe plaiſanterie-là, butor,

butord, la Marquiſe eſt aimable & non pas belle.

FRONTIN *joyeux.*

Comme un Ange!

ERGASTE.

Sans aller plus loin, Madame a les traits plus réguliers qu'elle.

FRONTIN.

J'ai prononcé de même ſur ces deux articles, & Monſieur s'emporte; il dit que, ſans vous, la diſpute finiroit ſur mes épaules, je vous laiſſe mon bon droit à ſoûtenir, & je me retire avec votre ſuffrage.

SCENE IX.

ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

ERGASTE *riant.*

QUoi, Dorante, c'eſt-là ce qui t'irrite? A quoi ſonges-tu donc? Eh mais, je ſuis perſuadé que la Marquiſe elle-même ne ſe pique pas de beauté, elle n'en a que faire pour être aimée.

DORANTE.

Quoi qu'il en ſoit, nous ſommes amis, l'opiniâtreté de cet impudent m'a choqué, & j'eſpere que tu voudras bien t'en défaire, &, s'il le faut, je t'en ferai prier par la Marquiſe, ſans lui dire ce dont il s'agit.

ERGASTE.

Je te demande grace pour lui; & je ſuis ſûr que la Marquiſe te la demandera elle-même : au reſte, j'étois venu ſavoir ſi vous n'avez rien à mander à Paris, où j'envoye un de mes gens qui va partir : peut-il vous être utile?

ARAMINTE.

Je le chargerai d'un petit billet, ſi vous le voulez bien.

Fichier issu d'u

ERGASTE *lui donnant la main.*

Allons, Madame, vous me le donnerez à moi-même.

(*La Marquiſe arrive au moment qu'ils ſortent.*)

SCENE X.

LA MARQUISE, ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

LA MARQUISE.

Eh! Où allez-vous donc, tous deux?

ERGASTE.

Madame va me remettre un billet, pour être porté à Paris; & je reviens ici dans le moment, Madame.

SCENE XI.

DORANTE, LA MARQUISE.

Après s'être regardés, & avoir gardé un grand ſilence.

LA MARQUISE.

Eh bien, Dorante, me promenerai-je avec un muet?

DORANTE.

Dans la triſte ſituation où me met votre indifférence pour moi, je n'ai rien à dire; & je ne ſai que ſoupirer.

LA MARQUISE *triſtement.*

Une triſte ſituation & des ſoupirs! Que tout cela eſt triſte! Que vous êtes à plaindre! Mais, ſoupirez-vous quand je n'y ſuis point, Dorante? J'ai dans l'eſprit que vous me gardez vos langueurs.

DORANTE.

Eh! Madame, n'abuſez point du pouvoir de votre beauté: Ne vous ſuffit-il pas de me préférer un rival? Pouvez-vous encore avoir la cruauté de railler un homme qui vous adore?

LA MARQUISE.

Qui m'adore! L'expreſſion eſt grande & magnifique, aſſurément; mais je lui trouve un défaut: c'eſt qu'elle me glace; & vous ne la prononcez jamais, que je ne ſois tentée d'être auſſi muette qu'une idole.

DORANTE.

Vous me déſeſpérez: Fut-il jamais d'homme plus mal traité que je le ſuis? Fut-il de paſſion plus mépriſée!

LA MARQUISE.

Paſſion, j'ai vû ce mot-là dans Cyrus ou dans Cléopâtre. Eh! Dorante, vous n'êtes pas indigne qu'on vous aime; vous avez de tout, de l'honneur, de la naiſſance, de la fortune, & même des agrémens; je dirai même que vous m'auriez peut-être plû, mais je n'ai jamais pû me fier à votre amour; je n'y ai point de foi, vous l'exagérez trop; il révolte la ſimplicité de caractére que vous me connoiſſez. M'aimez-vous beaucoup? Ne m'aimez-vous guéres? Faites-vous ſemblant de m'aimer? c'eſt ce que je ne ſaurois décider. Eh! le moyen d'en juger mieux: à travers toutes les emphaſes, ou toutes les impoſtures galantes dont vous l'enveloppez? Je ne ſai plus que ſoupirer, dites-vous? Y a-t-il rien de ſi plat! Un homme qui aime une femme raiſonnable, ne dit point je ſoupire; ce mot-là n'eſt pas aſſez ſerieux pour lui, pas aſſez vrai; il dit: je vous aime, je voudrois bien que vous m'ai-

Fichier issu

maſſiez, je ſuis bien mortifié que vous ne m'aimiez pas : voilà tout, & il n'y a que cela dans votre cœur non plus. Vous n'y verrez, ni que vous m'adorez, car c'eſt parler en poëte, ni que vous êtes déſeſpéré, car il faudroit vous enfermer, ni que je ſuis cruelle, car je vis doucement avec tout le monde ; ni, peut-être, que je ſuis belle, quoiqu'à tout prendre, il ſe pourroit que je la fuſſe ; & je demanderai à Ergaſte ce qui en eſt : je compterai ſur ce qu'il me dira ; il eſt Sincére ; c'eſt par là que je l'eſtime ; & vous me rebutez par le contraire.

DORANTE *vivement.*

Vous me pouſſez à bout ; mon cœur en eſt plus croyable qu'un Miſantrope qui voudra peut-être paſſer pour Sincére à vos dépens, & aux dépens de la Sincérité même. A mon égard, je n'exagére point : je dis que je vous adore, & cela eſt vrai ; ce que je ſens pour vous ne s'exprime que par ce mot-là. J'appelle auſſi mon amour une paſſion, par ce que c'en eſt une. Je dis que votre raillerie me déſeſpere, & je ne dis rien de trop ; je ne ſaurois rendre autrement la douleur que j'en ai ; & s'il ne faut pas m'enfermer, c'eſt que je ne ſuis qu'affligé & non pas inſenſé. Il eſt encore vrai que je ſoupire, & que je me meurs d'être mépriſé. Oui, je m'en meurs, oui, vos railleries ſont cruelles ; elles me pénetrent le cœur, & je le dirai toujours. Adieu, Madame : voici Ergaſte, cet homme ſi Sincére, & je me retire. Jouiſſez à loiſir de la froide & orgueilleuſe tranquillité avec laquelle il vous aime.

LA MARQUISE *le voyant s'en aller.*

Il en faut convenir, ces dernieres fictions-ci ſont aſſez pathétiques.

SCENE XII.

LA MARQUISE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ſuis charmé de vous trouver ſeule, Marquiſe ; je ne m'y attendois pas : Je viens d'écrire à mon frere à Paris ; ſavez-vous ce que je lui mande ? Ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

ERGASTE.

Que je vous aime.

LA MARQUISE *riant.*

Je le ſavois ; je m'en étois apperçûe.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas là tout ; je lui marque encore une choſe.

LA MARQUISE.

Qui eſt ?

ERGASTE.

Que je croyois ne vous pas déplaire.

LA MARQUISE.

Toutes vos nouvelles ſont donc vraies.

ERGASTE.

Je vous reconnois à cette réponſe franche.

LA MARQUISE.

Si c'étoit le contraire, je vous le dirois tout auſſi uniment.

ERGASTE.

A ma premiere lettre, ſi vous voulez, je manderai tout net que je vous épouſerai bientôt.

LA MARQUISE.

Eh ! mais, apparemment.

Fichier issu

ERGASTE.

Et, comme on peut se marier à la campagne, je pourrai même mander que c'en est fait.

LA MARQUISE *riant.*

Attendez; laissez-moi respirer: en vérité vous allez si vite, que je me suis crûe mariée!

ERGASTE.

C'est que ce sont de ces choses qui vont tout de suite quand on s'aime.

LA MARQUISE.

Sans difficulté. Mais, dites-moi, Ergaste, vous êtes homme vrai, qu'est-ce que c'est que votre amour? Car je veux être véritablement aimée.

ERGASTE.

Vous avez raison; aussi vous aimai-je de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Je vous croi. N'avez-vous jamais rien aimé plus que moi?

ERGASTE.

Non, d'homme d'honneur; passe pour autant, une fois en ma vie. Oui, je pense bien avoir aimé autant; pour plus, je n'en ai pas l'idée; je croi même que cela ne seroit pas possible.

LA MARQUISE.

Oh! très-possible, je vous en répons; rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage: Je n'ai qu'à être plus aimable, & cela ira plus loin. Passons. Laquelle de nous deux vaut le mieux, de celle que vous aimiez, ou de moi?

ERGASTE.

Mais ce sont des graces différentes: elle en avoit infiniment.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire, un peu plus que moi.

ERGASTE.

Ma foi, je serois fort embarrassé de décider là-dessus.

LA MARQUISE.

Et moi, non, je prononce; votre incertitude décide; comptez aussi que vous l'aimiez plus que moi.

ERGASTE.

Je n'en croi rien.

LA MARQUISE *riant.*

Vous rêvez. N'aime-t-on pas toujours les gens à proportion de ce qu'ils sont aimables? Et, dès qu'elle l'étoit plus que je ne le suis, qu'elle avoit plus de graces, il a bien fallu que vous l'aimassiez davantage? Votre cœur n'a guéres de mémoire.

ERGASTE.

Elle avoit plus de graces; mais c'est ce qui est indécis, & si indécis, que je panche à croire que vous en avez bien autant.

LA MARQUISE.

Oui! Panchez-vous, vraiment? Cela est considérable; mais savez-vous à quoi je panche, moi?

ERGASTE.

Non.

LA MARQUISE.

A laisser là cette égalité si équivoque, elle ne me tente point; j'aime autant la perdre que de la gagner, en vérité.

ERGASTE.

Je n'en doute pas; je sai votre indifférence là-dessus, d'autant plus que si cette égalité n'y est point, ce seroit de si peu de chose.

LA MARQUISE *vivement.*

Encore! Eh je vous dis que je n'en veux point, que j'y renonce. A quoi sert d'éplucher ce qu'elle a de plus, ce que j'ai de moins? Ne vous travaillez plus à

nous évaluer ; mettez-vous l'esprit en repos, je lui céde ; j'en ferai un Astre si vous voulez !

ERGASTE *riant*

Ah, ah, ah ! Votre badinage me charme ; il en sera donc ce qu'il vous plaira ; l'essentiel est que je vous aime autant que je l'aimois.

LA MARQUISE.

Vous me faites bien de la grace ; quand vous en rabattriez, je ne m'en plaindrois pas. Continuons, vos naivetés m'amusent, elles sont de si bon goût. Vous avez paru, ce me semble, avoir quelqu'inclination pour Araminte ?

ERGASTE.

Oui, je me suis senti quelque envie de l'aimer ; mais la difficulté de pénétrer ses dispositions, m'a rebuté. On risque toujours de se méprendre avec elle, & de croire qu'elle est sensible quand elle n'est qu'honnête ; & cela ne me convient point.

LA MARQUISE *ironiquement.*

Je fais grand cas d'elle : comment la trouvez-vous ? A qui de nous deux, amour à part, donneriez-vous la préférence ? Ne me trompez point.

ERGASTE.

Oh ! jamais ; Et voici ce que j'en pense : Araminte a de la beauté, on peut dire que c'est une belle femme.

LA MARQUISE.

Fort bien ! & quant à moi, à cet égard-là, je n'ai qu'à me cacher, n'est-ce pas ?

ERGASTE.

Pour vous, Marquise, vous plaisez plus qu'elle.

LA MARQUISE.

(*à part, en riant.*)

J'ai tort, je passe l'étendue de mes droits. Ah, le sot homme, qu'il est plat ! Ah, ah, ah !

ERGASTE.

Mais de quoi riez vous donc ?

LA MARQUISE.

Franchement, c'est que vous êtes un mauvais connoisseur & qu'à dire vrai, nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ERGASTE.

Il me semble cependant qu'une certaine regularité de traits....

LA MARQUISE.

Visions, vous dis-je, pas plus belles l'une que l'autre. De la régularité dans les traits d'Araminte ! de la régularité ? Vous me faite pitié ! Et si je vous disois qu'il y a mille gens qui trouvent quelque chose de baroque dans son air ?

ERGASTE.

Du baroque à Araminte !

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, du baroque : mais on s'y accoûtume & voilà tout ; & quand je vous accorde que nous n'avons pas plus de beauté l'une que l'autre, c'est que je ne me soucie guére de me faire tort ; mais croyez que tout le monde la trouvera encore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

ERGASTE.

Moi, je vous fais effroyable ?

LA MARQUISE.

Mais il faut bien, dès que je suis au-dessous d'elle.

ERGASTE.

J'ai dit que votre partage étoit de plaire plus qu'elle.

LA MARQUISE.

Soit, je plais davantage, mais je commence par faire peur.

ERGASTE.

Je puis m'être trompé, cela m'arrive souvent ; je ré-

Fichier issu

pons de la sincérité de mes sentimens, mais je n'en garantis pas la justesse.

LA MARQUISE.

A la bonne heure, mais quand on a le goût faux, c'est une triste qualité que d'être sincére.

ERGASTE.

Le plus grand défaut de ma sincérité, c'est qu'elle est trop forte.

LA MARQUISE.

Je ne vous écoute pas ; vous voyez de travers, ainsi changeons de discours, & laissons-là Araminte. Ce n'est pas la peine de vous demander ce que vous pensiez de la difference de nos esprits, vous ne savez pas juger.

ERGASTE.

Quant à vos esprits, le vôtre me paroit bien vif, bien sensible, bien délicat.

LA MARQUISE.

Vous biaisez ici, c'est vain & emporté que vous voulez dire.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, ERGASTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Mais que vient faire ici Lisette? A qui en voulez-vous?

LISETTE.

A Monsieur, Madame, je viens vous avertir d'une chose ; Monsieur, vous savez que tantôt Frontin a osé dire à Dorante même, qu'Araminte étoit beaucoup plus belle que ma Maitresse.

LA MARQUISE.

Quoi? Qu'est-ce donc ? Lisette, est-ce que nos beautés ont déja été débattues ?

LISETTE.

Oui, Madame, & Frontin vous mettoit bien au-dessous d'Araminte, elle présente & moi aussi.

LA MARQUISE.

Elle présente ! Qui répondoit ?

LISETTE.

Qui laissoit dire.

LA MARQUISE *riant.*

Eh mais, conte-moi donc cela. Comment ! Je suis en procès sur d'aussi grands interêts, & je n'en savois rien ? Eh bien ?

LISETTE.

Ce que je veux apprendre à Monsieur, c'est que Frontin dit qu'il est arrivé dans le temps que Dorante se fachoit, s'emportoit contre lui en faveur de Madame.

LA MARQUISE.

Il s'emportoit, dis-tu, toujours en presence d'Araminte?

LISETTE.

Oui, Madame. Surquoi Frontin dit donc que vous êtes arrivé, Monsieur ; que vous avez demandé à Dorante de quoi il se plaignoit, & que l'ayant sû, vous avez extrémement loué son avis, je dis l'avis de Frontin ; que vous y avez applaudi, & déclaré que Dorante étoit un flatteur, ou n'y voyoit goute ; Voilà ce que cet effronté publie, & j'ai crû qu'il étoit à propos de vous informer d'un discours qui ne vous feroit pas honneur, & qui ne convient ni à vous, ni à Madame.

LA MARQUISE *riant.*

Le rapport de Frontin est-il exact, Monsieur ?

ERGASTE.

C'eſt un ſot, il en dit beaucoup trop ; il eſt faux que je l'ai applaudi ou loué ; mais comme il ne s'agiſſoit que de la beauté qu'on ne ſauroit conteſter à Araminte, je me ſuis contenté de dire froidement, que je ne voyois pas qu'il eût tort.

LA MARQUISE *d'un air critique & ſérieux.*

Il eſt vrai que ce n'eſt pas-là applaudir, ce n'eſt que confirmer, qu'appuyer la choſe.

ERGASTE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Toujours devant Araminte ?

ERGASTE.

Oui. Et j'ai même ajouté, par une eſtime particuliere pour vous, que vous ſeriez de mon avis vous-même.

LA MARQUISE.

Ah ! vous m'excuſerez. Voilà ou l'Oracle s'eſt trop avancé ; je ne juſtifierai point votre eſtime, j'en ſuis fâchée ; mais je connois Araminte, & je n'irai point confirmer auſſi une déciſion qui lui tourneroit la tête, car elle eſt ſi ſotte : je gage qu'elle vous aura crû, & il n'y auroit plus moyen de vivre avec elle. Laiſſez-nous, Liſette.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

MOnſieur, vous m'avez rendu compte de votre cœur, il eſt juſte que je vous rende compte du mien.

ERGASTE.

Voyons.

LA MARQUISE.

Ma premiére inclination a d'abord été mon mari, qui valoit mieux que vous, Ergaſte, ſoit dit ſans rien diminuer de l'eſtime que vous méritez.

ERGASTE.

Après, Madame.

LA MARQUISE.

Depuis ſa mort, je me ſuis ſentie, il y a deux ans, quelque ſorte de penchant pour un étranger qui demeura peu de temps à Paris, que je refuſai de voir, & que je perdis de vûe ; homme à peu près de votre taille, ni mieux, ni plus mal fait, de ces figures paſſables, peut-être un peu plus remplie, un peu moins fluette, un peu moins décharnée que la vôtre.

ERGASTE.

Fort bien. Et de Dorante, que m'en direz-vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Qu'il eſt plus doux, plus complaiſant, qu'il a la mine un peu plus diſtinguée, & qu'il penſe plus modeſtement de lui que vous ; mais que vous plaiſez davantage.

ERGASTE.

J'ai tort auſſi, très-tort ; Mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'une figure auſſi chétive que la mienne, qu'un homme auſſi déſagréable, auſſi revêche, auſſi ſottement infatué de lui-même, ait pû gagner votre cœur.

LA MARQUISE.

Eſt-ce que nos cœurs ont de la raiſon ? Il entre tant de caprices dans les inclinations !

ERGASTE.

Il vous en a falu un des plus déterminés pour pouvoir m'aimer, avec de ſi terribles défauts, qui ſont

Fichier issu

peut-être vrais, dont je vous ſuis obligé de m'avertir; mais que je ne ſavois guére.

LA MARQUISE.

Hé! Savois-je moi, que j'étois vaine, laide & mutine? Vous me l'apprenez, & je vous rens inſtruction pour inſtruction.

ERGASTE.

Je tâcherai d'en profiter; tout ce que je crains, c'eſt qu'un homme auſſi commun, & qui vaut ſi peu, ne vous rebute.

LA MARQUISE *froidement.*

Hé! Dès que vous pardonnez à mes déſagrémens, il eſt juſte que je pardonne à la petiteſſe de votre mérite.

ERGASTE.

Vous me raſſurez.

LA MARQUISE *à part.*

Perſonne ne viendra-t-il me délivrer de lui?

ERGASTE.

Quelle heure eſt-il?

LA MARQUISE.

Je crois qu'il eſt tard.

ERGASTE.

Ne trouvez-vous pas que le temps ſe brouille?

LA MARQUISE.

Oui, nous aurons de l'orage.

(*Ils ſont quelque temps ſans ſe parler.*)

ERGASTE.

Je ſuis d'avis de vous laiſſer; vous me paroiſſez rêver.

LA MARQUISE.

Non, c'eſt que je m'ennuie. Ma ſincérité ne vous choquera pas?

ERGASTE.

Je vous en remercie, & je vous quitte; je ſuis votre ſerviteur.

LA MARQUISE.

Allez, Monſieur... A propos, quand vous écrirez à votre frere, n'allez pas ſi vite ſur les nouvelles de notre mariage.

ERGASTE.

Madame, je ne lui en dirai plus rien.

SCENE XV.

LA MARQUISE *un moment ſeule*; LISETTE *ſurvient.*

LA MARQUISE *ſeule.*

AH! Je reſpire. Quel homme, avec ſon imbécille ſincérité! Aſſurément, s'il dit vrai, je ne ſuis pas une jolie perſonne.

LISETTE.

Hé bien, Madame, que dites-vous d'Ergaſte? Eſt-il aſſez étrange?

LA MARQUISE.

He! Mais, après tout, peut-être pas ſi étrange, Liſette; je ne ſai plus qu'en penſer moi-même; il a peut-être raiſon, je me méfie de tout ce qu'on m'a dit juſqu'ici de flatteur pour moi; & ſur tout de ce que m'a dit ton Dorante que tu aimes tant, & qui doit être le plus grand fourbe, le plus grand menteur avec ſes adulations. Ah! Que je me ſai bon gré de l'avoir rebuté!

LISETTE.

Fort bien. C'eſt-à-dire que nous ſommes tous des aveugles. Toute la terre s'accorde à dire que vous êtes une des plus jolies femmes de France, je vous épargne le mot de belle, & toute la terre en a menti.

Fichier issu

LA MARQUISE.

Mais, Liſette, eſt-ce qu'on eſt ſincére ? Toute la terre eſt polie...

LISETTE.

Oh ! Vraiment, oui ; le témoignage d'un hipocondre eſt bien plus sûr.

LA MARQUISE.

Il peut ſe tromper, Liſette, mais il dit ce qu'il voit.

LISETTE.

Où a-t-il donc pris des yeux ? Vous m'impatientez. Je ſai bien qu'il y a des minois d'un mérite incertain, qui ſemblent jolis aux uns, & qui ne le ſemblent pas aux autres ; & ſi vous aviez un de ceux-là qui ne laiſſent pas de diſtinguer beaucoup une femme, j'excuſerois votre méfiance ; mais le vôtre eſt charmant. Petits & grands, jeunes & vieux, tout en convient, juſqu'aux femmes, il n'y a qu'un cri là-deſſus. Quand on me donna à vous, que me dit-on ? Vous allez ſervir une Dame charmante. Quand je vous vis, comment vous trouvai-je ? Charmante. Ceux qui viennent ici, ceux qui vous rencontrent, comment vous trouvent-ils ? Charmante. A la ville, aux champs, c'eſt le même écho, par tout, charmante, que diantre y a-t-il rien de plus confirmé, de plus prouvé, de plus indubitable ?

LA MARQUISE.

Il eſt vrai qu'on ne dit point cela d'une figure ordinaire, mais tu vois pourtant ce qui m'arrive ?

LISETTE *en colere.*

Pardi, vous avez un furieux penchant à vous rabaiſſer, je n'y ſaurois tenir ; la petite opinion que vous avez de vous eſt inſupportable.

LA MARQUISE.

Ta colére me divertit.

LISETTE.

Tenez, il vous eſt venu tantôt compagnie, il y avoit des

des hommes, & des femmes, j'étois dans la ſalle d'en-bas quand ils ſont déſcendus, j'entendois ce qu'ils diſoient, ils parloient de vous, & préciſément de beauté, d'agrémens.

LA MARQUISE.

En déſcendant ?

LISETTE.

Oui, en déſcendant ; mais il faudra que votre miſantrope les redreſſe, car ils étoient tout auſſi ſots que moi.

LA MARQUISE.

Et que diſoient-ils donc ?

LISETTE.

Des bêtiſes, ils n'avoient pas le ſens commun, c'étoit des yeux fins, un regard vif, une bouche, un ſourire, un teint, des graces, enfin des viſions, des chiméres.

LA MARQUISE.

Et ils ne te voyoient point ?

LISETTE.

Oh ! Vous me feriez mourir ; la porte étoit fermée ſur moi.

LA MARQUISE.

Quelqu'un des mes gens pouvoit être là ; ce n'eſt pas par vanité, au reſte, que je ſuis en peine de ſavoir ce qui en eſt ; car eſt-ce par là qu'on vaut quelque choſe ? Non, c'eſt qu'il eſt bon de ſe connoître. Mais voici le plus hardi de mes flatteurs.

LISETTE.

Il n'en eſt pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin.

Fichier is

LA MARQUISE.

Mais, Liſette, eſt-ce qu'on eſt ſincére ? Toute la terre eſt polie...

LISETTE.

Oh ! Vraiment, oui ; le témoignage d'un hipocondre eſt bien plus sûr.

LA MARQUISE.

Il peut ſe tromper, Liſette, mais il dit ce qu'il voit.

LISETTE.

Où a-t-il donc pris des yeux ? Vous m'impatientez. Je ſai bien qu'il y a des minois d'un mérite incertain, qui ſemblent jolis aux uns, & qui ne le ſemblent pas aux autres ; & ſi vous aviez un de ceux-là qui ne laiſſent pas de diſtinguer beaucoup une femme, j'excuſerois votre méfiance ; mais le vôtre eſt charmant. Petits & grands, jeunes & vieux, tout en convient, juſqu'aux femmes, il n'y a qu'un cri là-deſſus. Quand on me donna à vous, que me dit-on ? Vous allez ſervir une Dame charmante. Quand je vous vis, comment vous trouvai-je ? Charmante. Ceux qui viennent ici, ceux qui vous rencontrent, comment vous trouvent-ils ? Charmante. A la ville, aux champs, c'eſt le même écho, par tout, charmante, que diantre y a-t-il rien de plus confirmé, de plus prouvé, de plus indubitable ?

LA MARQUISE.

Il eſt vrai qu'on ne dit point cela d'une figure ordinaire, mais tu vois pourtant ce qui m'arrive ?

LISETTE *en colere.*

Pardi, vous avez un furieux penchant à vous rabaiſſer, je n'y ſaurois tenir ; la petite opinion que vous avez de vous eſt inſupportable.

LA MARQUISE.

Ta colére me divertit.

LISETTE.

Tenez, il vous eſt venu tantôt compagnie, il y avoit des

des hommes, & des femmes, j'étois dans la ſalle d'en-bas quand ils ſont déſcendus, j'entendois ce qu'ils diſoient, ils parloient de vous, & préciſément de beauté, d'agrémens.

LA MARQUISE.

En déſcendant ?

LISETTE.

Oui, en déſcendant ; mais il faudra que votre miſantrope les redreſſe, car ils étoient tout auſſi ſots que moi.

LA MARQUISE.

Et que diſoient-ils donc ?

LISETTE.

Des bêtiſes, ils n'avoient pas le ſens commun, c'étoit des yeux fins, un regard vif, une bouche, un ſourire, un teint, des graces, enfin des viſions, des chimères.

LA MARQUISE.

Et ils ne te voyoient point ?

LISETTE.

Oh ! Vous me feriez mourir ; la porte étoit fermée ſur moi.

LA MARQUISE.

Quelqu'un des mes gens pouvoit être là ; ce n'eſt pas par vanité, au reſte, que je ſuis en peine de ſavoir ce qui en eſt ; car eſt-ce par là qu'on vaut quelque choſe ? Non, c'eſt qu'il eſt bon de ſe connoître. Mais voici le plus hardi de mes flatteurs.

LISETTE.

Il n'en eſt pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, DORANTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

HE bien, Monſieur, prétendez-vous que je vous paſſe encore vos ſoupirs, vos je vous adore, vos enchantemens ſur ma perſonne, venez-vous encore m'entretenir de mes appas. J'ai interrogé un homme vrai pour achever de vous connoître, j'ai vû Ergaſte; allez ſavoir ce qu'il penſe de moi, il vous dira ſi je dois être contente de ſot amour propre que vous m'avez ſuppoſé par toutes vos exagérations.

LISETTE.

Allez, Monſieur, il vous apprendra que Madame eſt laide.

DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Oui, laide, c'eſt une nouvelle découverte; à la vérité, cela ne ſe voit qu'avec les lunettes d'Ergaſte.

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas queſtion de plaiſanter, peu m'importe ce que je ſuis à cet égard; ce n'eſt pas l'intérêt que j'y prens qui me fait parler, pourvû que mes amis me croyent le cœur bon & l'eſprit bien fait, je les quitte du reſte: mais qu'un homme que je voulois eſtimer, dont je voulois être ſûre, m'ait regardée comme une femme dont il croyoit que ſes flatteries démonteroient la petite cervelle? Voilà ce que je lui reproche.

DORANTE *vivement.*

Et moi, Madame, je vous déclare que ce n'eſt plus ni vous, ni vos graces que je défends; vous êtes fort libre de penſer de vous ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppoſe point; mais je ne ſuis ni un adulateur, ni un viſionnaire, j'ai les yeux bons, j'ai le jugement ſain, je ſais rendre juſtice; & je ſoutiens que vous êtes une des femmes du monde, la plus aimable, la plus touchante, je ſoutiens qu'il n'y aura point de contradiction là-deſſus; & tout ce qui me fâche en le diſant, c'eſt que je ne ſaurois le ſoutenir ſans faire l'éloge d'une perſonne qui m'outrage, & que je n'ai nulle envie de louer.

LISETTE.

Je ſuis de même, on eſt fâché du bien qu'on dit d'elle.

LA MARQUISE.

Mais comment ſe peut-il qu'Ergaſte me trouve difforme & vous charmante? Comment cela ſe peut-il? C'eſt pour votre honneur que j'inſiſte; les ſentimens varient-ils juſques-là? Ce n'eſt jamais que du plus au moins qu'on diffère, mais du blanc au noir? du tout au rien? je m'y perds!

DORANTE *vivement.*

Ergaſte eſt un extravagant, la tête lui tourne; cet eſprit-là ne ſera pas bonne fin.

LISETTE.

Lui? Je ne lui donne pas ſix mois, ſans avoir beſoin d'être enfermé.

DORANTE.

Parlez, Madame, car je ſuis piqué, c'eſt votre ſincérité que j'interroge: vous êtes-vous jamais préſentée nulle part, au ſpectacle, en compagnie, que vous n'ayiez fixé les yeux de tout le monde, qu'on ne vous y ait diſtingué?

LA MARQUISE.

Mais.... Qu'on ne m'ait diſtinguée.

DORANTE.

Oui, Madame, oui, je m'en fierai à ce que vous en ſavez, je ne vous crois pas capable de me tromper.

Fichier issu

LISETTE.

Voyons comment Madame se tirera de ce pas-ci. Il faut répondre.

LA MARQUISE.

Hé bien! J'avoue que la question m'embarrasse.

DORANTE.

Hé! Morbleu, Madame, pourquoi me condamnez-vous donc?

LA MARQUISE.

Mais cet Ergaste?

LISETTE.

Mais cet Ergaste est si hypocondre, qu'il a l'extravagance de trouver Araminte mieux que vous.

DORANTE.

Et cette Aramime est si dupe, qu'elle en est émue, qu'elle se rengorge, & s'en estime plus qu'à l'ordinaire.

LA MARQUISE.

Tout de bon! Cette pauvre petite femme! Ah, ah, ah, ah!... Je voudrois bien voir l'air qu'elle a dans sa nouvelle fortune. Elle est donc bien gonflée?

DORANTE.

Ma foi, je l'excuse; il n'y a point de femme en pareil cas qui ne se redressât aussi-bien qu'elle.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, vous êtes un fripon; peu s'en faut que je ne me redresse aussi, moi.

DORANTE.

Je parle d'elle, Madame, & non pas de vous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je me sens obligée de dire pour votre justification, qu'on a toujours mis quelque différence entr'elle & moi; je ne serois pas de bonne foi si je le niois; ce n'est pas qu'elle ne soit aimable.

DORANTE.

Très-aimable; mais en fait de graces, il y a bien des degrés.

LA MARQUISE.

J'en conviens: j'entens raison quand il faut.

DORANTE.

Oui, quand on vous y force.

LA MARQUISE.

Hé! Pourquoi est-ce que je dispute? Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous; je ne demande pas mieux que d'avoir tort pour être satisfaite de votre caractére.

DORANTE.

Ce n'est pas que vous n'ayez vos défauts. Vous en avez; car je suis sincére aussi, moi, sans me vanter de l'être.

LA MARQUISE *étonnée.*

Ah, ah! Mais vous me charmez, Dorante; je ne vous connoissois pas. Hé bien! Ces défauts, je veux que vous me les disiez au moins. Voyons.

DORANTE.

Oh! Voyons. Est-il permis, par exemple, avec une figure aussi distinguée que la vôtre, & faite au tour; est-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous le faites?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous? C'est distraction, c'est souvent pur oubli de moi-même.

DORANTE.

Tanpis; ce matin encore vous marchiez toute courbée, pliée en deux, comme une femme de quatre-vingt ans, & cela avec la plus belle taille du monde!

LISETTE.

Oh, oui! Le plus souvent cela va comme cela peut.

LA MARQUISE.

Hé bien! Tu vois, Lisette, en bon François il me dit que je ressemble à une vieille, que je suis contrefaite, que j'ai mauvaise façon, & je ne m'en fâche pas, je l'en remercie; D'où vient? C'est qu'il a raison, & qu'il parle juste.

Fichier iss

DORANTE.

J'ai eu mille fois envie de vous dire comme aux enfans : tenez-vous droite.

LA MARQUISE.

Vous ferez fort bien ; je ne vous rendois pas justice, Dorante, & encore une fois, il faut vous connoître ; je doutois même que vous m'aimassiez, & je résistois à mon penchant pour vous.

DORANTE.

Ah, Marquise !

LA MARQUISE.

Oui, j'y résistois : mais j'ouvre les yeux, & tout à l'heure, vous allez être vangé. Ecoutez-moi, Lisette, le Notaire d'ici est actuellement dans mon cabinet, qui m'arrange des papiers, allez lui dire qu'il tienne tout prêt un Contrat de Mariage. (*à Doranne*) Voulez-vous bien qu'il le rempliſſe de votre nom & du mien, Dorante ?

DORANTE *lui baisant la main.*

Vous me transportez, Madame !

LA MARQUISE.

Il y a long-temps, que cela devroit être fait : Allez, Lisette, & approchez moi cette table ; y a-t'il dessus tout ce qu'il faut pour écrire ?

LISETTE.

Oui, Madame ; voilà la table, & je cours au Notaire.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas Araminte que je vois ? Que vient-elle nous dire ?

SCENE XVII.

ARAMINTE, LA MARQUISE, DORANTE.

ARAMINTE *en riant.*

MArquise, je viens rire avec vous d'un discours sans jugement, qu'un valet a tenu, & dont je sai que vous êtes informée. Je vous dirois bien que je le désavoue, mais je pense qu'il n'est pas besoin ; vous me faites apparemment la justice de croire que je me connois, & que je sais à quoi m'en tenir sur pareille folie.

LA MARQUISE.

De grace, permettez-moi d'écrire un petit billet qui presse ; il n'interrompera point notre entretien.

ARAMINTE.

Que je ne vous gêne point.

LA MARQUISE *écrivant.*

Ne parlez-vous pas de ce qui s'est passé tantôt devant vous, Madame ?

ARAMINTE.

De cela même.

LA MARQUISE.

Hé bien, il n'y a plus qu'à vous féliciter de votre bonne fortune. Tout ce qu'on y pourroit souhaiter de plus, c'est qu'Ergaste fût un meilleur juge.

ARAMINTE.

C'est donc par modestie que vous vous méfiez de son jugement ; car il vous a traité plus favorablement que moi : il a décidé que vous plaisiez davantage, & je changerois bien mon partage contre vous.

Fichier iss

LA MARQUISE.

Oui da, je ſai qu'il vous trouve réguliere, mais point touchante, c'eſt à dire, que j'ai des graces, & vous des traits; mais je n'ai pas plus de foi à mon partage, qu'au vôtre: je dis le vôtre (*elle ſe leve après avoir plié ſon billet*) parce qu'entre nous nous ſavons que nous ne ſommes belles ni l'une ni l'autre.

ARAMINTE.

Je croirois aſſez la moitié de ce que vous dites.

LA MARQUISE *plaiſantant.*

La moitié!

DORANTE *les interrompant.*

Madame, vous faut-il quelqu'un pour donner votre billet? Souhaitez-vous que j'appelle?

LA MARQUISE.

(*à Araminte*)

Non, je vais le donner moi-même. Pardonnez ſi je vous quitte, Madame; j'en agis ſans façon.

SCENE XVIII.

ARAMINTE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ne ſai ſi je dois me préſenter devant vous.

ARAMINTE.

Je ne ſai pas trop ſi je dois vous regarder, moi-même. Mais d'où vient que vous héſitez?

ERGASTE.

C'eſt que mon peu de mérite, & ma mauvaiſe façon m'intimident; car je ſais toutes mes vérités; on me les a dites.

ARAMINTE.

J'avoue que vous avez bien des défauts.

ERGASTE,

ERGASTE.

Auriez-vous le courage de me les paſſer?

ARAMINTE.

Vous êtes un homme ſi particulier!

ERGASTE.

D'accord.

ARAMINTE.

Un enfant ſait mieux ce qu'il vaut, ſe connoît mieux que vous ne vous connoiſſez.

ERGASTE.

Ah, que me voilà bien!

ARAMINTE.

Défiant ſur le bien qu'on vous veut, juſqu'à en être ridicule.

ERGASTE.

C'eſt que je ne mérite pas qu'on m'en veuille.

ARAMINTE.

Toujours concluant que vous déplaiſez.

ERGASTE.

Et que je déplairai toujours.

ARAMINTE.

Et par là, toujours ennemi de vous-même: en voici une preuve, je gage que vous m'aimiez quand vous m'avez quitté?

ERGASTE.

Cela n'eſt pas douteux, je ne l'ai crû autrement que par pure imbécillité.

ARAMINTE.

Et qui plus eſt, c'eſt que vous m'aimez encor, c'eſt que vous n'avez pas ceſſé d'un inſtant.

ERGASTE.

Pas d'une minute.

Fichier issu

SCENE XIX.

ARAMINTE, ERGASTE, LISETTE.

LISETTE *donnant un Billet à Ergaſte.*

Tenez, Monſieur, voilà ce qu'on vous envoie.

ERGASTE.

De quelle part?

LISETTE.

De celle de ma maîtreſſe.

ERGASTE.

Hé, où eſt elle donc?

LISETTE.

Dans ſon cabinet, d'où elle vous fait ſes complimens.

ERGASTE.

Dites-lui que je les lui rens de la ſalle où je ſuis.

LISETTE.

Ouvrez, ouvrez.

ERGASTE *lit.*

Vous n'êtes pas au fait de mon caractére, je ne ſuis peut-être pas mieux au fait du vôtre; quittons-nous, Monſieur, actuellement nous n'avons point d'autre parti à prendre.

ERGASTE *rendant le billet.*

Le conſeil eſt bon, je vais dans un moment l'aſſurer de ma parfaite obéiſſance.

LISETTE.

Ce n'eſt pas la peine, vous l'allez voir paroître, & je ne ſuis envoyée que pour vous préparer ſur votre diſgrace.

SCENE XX.

ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Madame, j'ai encore une choſe à vous dire.

ARAMINTE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Je ſoupçonne que le notaire eſt là-dedans qui paſſe un contrat de mariage; n'écrira-t-il rien en ma faveur?

ARAMINTE.

En votre faveur? mais vous êtes bien hardi, vous avez donc compté que je vous pardonnerois?

ERGASTE.

Je ne le mérite pas.

ARAMINTE.

Cela eſt vrai, & je ne vous aime plus, mais quand le notaire viendra nous verrons.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Ergaſte, ce que je vais vous dire, vous ſurprendra peut-être; c'eſt que je me marie, n'en ſerez vous point fâché?

Fichier iss

ERGASTE.

Eh non, Madame, mais à qui?

LA MARQUISE *donnant la main à Dorante qui la baise.*

Ce que vous voyez, vous le dit.

ERGASTE.

Ah, Dorante, que j'en ai de joye!

LA MARQUISE.

Notre Contrat de mariage eſt paſſé.

ERGASTE.

C'eſt fort bien fait (*à Araminte.*) Madame, dirai-je auſſi que je me marie?

LA MARQUISE.

Vous vous mariez? à qui donc?

ARAMINTE *donnant la main à Ergaſte.*

Tenez voilà de quoi répondre.

ERGASTE *lui baiſant la main.*

Ceci vous l'apprend, Marquiſe, on me fait grace; tout fluet que je ſuis.

LA MARQUISE *avec joye.*

Quoi! c'eſt Araminte que vous épouſez?

ARAMINTE.

Notre Contrat étoit preſque paſſé avant le vôtre.

ERGASTE.

Oui, c'eſt Madame que j'aime, que j'aimois, & que j'ai toujours aimé, qui plus eſt.

LA MARQUISE.

Ah, la comique avanture! Je ne vous aimois pas non plus Ergaſte, je ne vous aimois pas, je me trompois, tout mon penchant étoit pour Dorante.

DORANTE *lui prenant la main.*

Et tout mon cœur ne ſera jamais qu'à vous.

ERGASTE *reprenant la main d'Araminte.*

Et jamais vous ne ſortirez du mien.

LA MARQUISE *riant.*

Ha, ha, ha, nous avons pris un plaiſant détour pour

arriver-là! Allons belle Araminte, paſſons dans mon Cabinet, pour ſigner, & ne ſongeons qu'à nous réjouir.

FRONTIN.

Enfin nous voilà délivrés l'un de l'autre, j'ai envie de t'embraſſer de joye.

LISETTE.

Non, cela ſeroit trop fort pour moi; mais je te permets de baiſer ma main pendant que je détourne la tête.

FRONTIN *ſe cachant avec ſon Chapeau.*

Non, voilà mon tranſport paſſé, & je te ſalue en détournant la mienne.

FIN.

Fichie

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le Sincere*, Comédie en un Acte en Prose. A Paris ce 28. Janvier 1739. Signé, LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer ou imprimer, & donner au Public, *Nouveau Recueil de Piéces du Théatre Italien ; le Diable boiteux ; Histoire d'Osman, Premier du nom ; la Vérité triomphante de l'Erreur*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance : comme aussi à tous Imprimeurs Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de Six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimé qui auront servi de Copie à l'Impression desdits Livres, sera remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses

Fichier i

ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empéchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtiéme jour de Decembre, l'an de Grace mil ſept cens trente-ſept; & de notre Regne le vingt-troiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 561. fol. 524. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 24. Mars 1737.* *Signé*, G. MARTIN, Syndic.

Fichier issu